

Elena Stefanova

Complications: les apports féminins

Joël A. Grandjean

Technicienne et scientifique, cette spécialiste produits horlogerie est particulièrement redoutable de connaissances en matière de montres dames et joaillerie. Sa formation d'historienne et sa passion artistique confèrent à son exposé une magistrale dimension de référence.



Le Quantième des Saisons, chez Van Cleef & Arpels.

Capable de construire «une ligne de vision et d'évolution» pour une collection horlogère, cette passionaria de l'horlogerie est une bible ouverte à des montres compliquées. Artiste – ce qui lui permet une idéale appréhension du design –, cette historienne puise dans les trésors du passé comme dans les richesses des dernières trouvailles de constructeurs. Le résultat ne laisse aucun doute. Le sort des montres compliquées a toujours été lié à celui des femmes, offrant aux constructeurs horlogers des défis techniques doublés de quête esthétique.

«Dans la montre femme, toutes les recherches, des premières montres à nos jours, mènent à l'objet d'apparat, à l'ornement de prestige. Si on lui enlève un peu son statut pratique, il donne toujours l'heure mais le fait de manière moins visible, le plus petit possible», indique Elena Stefanova. Dès l'apparition du chrono, des montres d'infirmités ou pulsomètres, le côté pratique réapparaît. Auparavant, principalement pièce unique et de commande, la montre dame reléguait ses fonctionnalités au second plan. Sans jamais y renoncer. «Elles étaient des objets esthétiques de prestige. De l'horlogerie sur mesure, sans notion de série, des pièces curieuses qui donnaient l'heure. Il y avait une liberté totale, car pas de matrices. C'était très figuratif, plus de l'art, même si la pièce renfermait un calendrier annuel.» Devenues aujourd'hui des signes identitaires et d'appartenance – sous

Expression raffinée les sommets techniques de l'époque

l'influence des marques si on parle de style et donc de «groupes d'initiées» –, les montres dames sont restées des «objets de fascination exprimant, de manière raffinée, les sommets techniques de l'époque».

La portabilité représente certainement l'apport le plus visible des femmes à l'horlogerie technique. La première montre-bracelet de l'histoire est celle portée par la reine d'Angleterre Elizabeth I, en 1572, qui arguait «qu'une femme de pouvoir a toujours besoin d'avoir l'heure sous la main». Autre exemple? «Caroline Murat, reine de Naples, inspire à Abraham Louis Breguet une montre-bracelet oblongue, dont la collection actuelle Reine de



La Lady Z Double Phase de Lune, chez Harry Winston.

Naples se réclame encore», souligne Elena Stefanova. Pour les horlogers et développeurs, la quête de la miniaturisation a toujours été étroitement liée à la technique des collections féminines, avec des calibres les plus petits possibles. «La discrétion, la dissimulation, dans un pendentif par exemple, une bague ou un éventail... Pour Madame de Pompadour, Beaumarchais aurait même créé une répétition dont les marteaux tapotaient la peau.» De la dramaturgie à l'horlogerie.

Côté masculin, la notion d'instrument de mesure du temps a souvent prévalu, liée aux univers politiques, aux conquêtes, aux exploits. Pour les femmes, les valeurs de mystère, de délicatesse ajoutent à la beauté de l'objet, avant son prestige. Durant les dix dernières années, la taille des diamètres ayant progressé, la société a usé de l'appropriation par les femmes des montres hommes, celles de leur père par exemple. Certaines marques se sont contentées de féminiser des modèles hommes. «Ça ne marche pas, c'est du maquillage. Ce qu'on a dû faire, c'est adapter les proportions, rendre la montre plus visuelle, moins logique.» Deux modèles récents prennent le contre-pied de cette tendance: Le Quantième des Saisons, chez Van Cleef & Arpels, et la Lady Z Double Phase de Lune, chez Harry Winston. Tiens, tiens, deux marques connotées joaillerie, s'aventurant avec succès sur le terrain des montres compliquées...